

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 6 (1973)
Heft: 3

Artikel: Catherine Colomb : Visages , trois lectures
Autor: Colomb, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-872234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CATHERINE COLOMB

Visages
Trois Lectures

Pour que cette œuvre puisse nous hanter de la sorte, faire de nous ses heureux captifs pour toujours, il aura fallu cette enfance blessée, ce regard longuement posé sur les êtres et les choses, ce beau regard de Catherine Colomb où le brun chaleureux prenait parfois en se fonçant l'éclat d'un diamant noir, ce regard lavé par les larmes douloureuses de jadis jusqu'à devenir d'une étrange, inexorable lucidité, et où passaient par ondes successives, sur un fond d'inquiète mélancolie, la malice et la tendresse.

Gustave Roud

Visages



In August we spent some time at Black Hall, Oxford, Philip's home. We took it from his mother for some weeks. Julian was with us and a young Swiss lady, Marion Colomb, whom, while we were at Lausanne, I had engaged to come and look after Julian and teach her French. She had great charm with rather an old-fashioned air about her, long, lanky legs, and a small, very lovely head and a ruminating expression. At first she suffered terribly, poor girl, from homesickness, but gradually she grew very fond of us, and only once did the Swiss nostalgia overcome her. It was when I said that I didn't like snow-covered mountains. She told me afterwards that she fled upstairs and remained in her room crying for hours. How could anyone she liked say such a terrible thing? She was particularly intelligent and clever, and I enjoyed her company very much, as she was also very amusing about her views of England. Her beauty and simplicity and shyness were very attractive, and she had a very romantic air. I had hoped that a friend of ours would have married her, but he could not make up his mind, and when they corresponded he found her letters so clever and accomplished, that he could not bear, he said, to marry anyone who wrote such much better letters than himself.

Lady Ottoline Morrel

Quelques lettres

Hôtel de l'Union
près des Bains
Samedi.

Mes chéris,

il me semble vivre un
chapitre des Voyages en zigzag.
Ce matin après avoir fait un
ascenseur rouge sang et des entrées
doubles, et entourés les uns des
dameuses en bas, j'ai dû entrer
par une grande porte, refuser à
claf, dans une eau opaque, une in-
vase fétide, des bancs de fiente
intactes, pleins sous l'eau, des
rangées de têtes de femmes affuy-
ées contre la paroi. Si il y avait pas

en la douce baïgneuse serrable
avec mon coupe d'épuitre, j'e-
serais resté enfoncé à l'escalier;
elles m'ont placé sous les bras des
effées de flèches ^{roudes} que j'e pouais
- on en voit partout - pour des flèches
à fourrages, puis seraient
autres - l'oups r'oups - à poser
les de j'oups flottants. A fait
ces bairns, j'e dois faire de la
sympas l'oups et d'autres bairns,
carbo-fageuse c'oups - la, le m'oups -
c'oups est attristant, il m'a tiré
tellement de maux que j'avais en-
vie de lui chaater cet horrible
chant de Louky à Beguins:

11

Catherine!

A les yeux chassieux, le menton
pointu

la bouche qui fut

Catherine!

etc.

Mais comme nous nous sou-
mes détestés à première vue, j'ai
peut-être ne pas me mettre à chanter.
Une pression qui ravissait le Dr
Jacquot, il trouve que c'est très
dangereux. Les médecins devraient
bien se mettre d'accord au début
de leurs études.

La cuisine me fatigue beaucoup,
je dors et mange. Le pays est ad-
mirable, mais quel suffrage de l'an-
tèle! Pauvre vieille Taula.

A 5 h. le soleil disparaît, le
sifflet de la "Gemeine" se lève, les
chèvres rentrent et crèvent dans
Heidi, chacune s'arrête devant
sa maison.

En ce moment je m'assis
sur une chaise-longue, pêleuse,
plateaux de thé, orchestre, Feinberg,
Bocca. On m'a mise, croyant
bien faire et à un échelon hor-
reur, à une table de 4 femmes.
Mais après tout, elles ne sont pas
mal, et je mangerais mieux vite.
C'est fait le Schweinchen ou la
Petite-Schmidegg ! Presque unipro-
ment des Allemands et Suisses -
allemands Je commence à comprendre

III) le système, que j'envisage un daigme
vous explique. Le premier firm, sor-
tant de une piscine peinte, déjà
bien effrayante (n'est enfermé
avec un clau d'eau opaque borde
d'un trottoir étroit, il fait des sauts
sans raie des marches invisibles)
je suis arrivé, errant, dans les
cuisines puis dans les bails des
Houmès, la baigneuse qui porte le
beau nom de Lorette m'a saisi
par la bride de son costume de bain
(que j'ai dû acheter ici au bazar,
très cher). On peut même faire de
tête-vitrines, il y a des vieilles
à l'eau-fait en fibre, et des peau-
tels de masques du val d'Auvergne,
des ouvrages de bois dont on a fait

sans les modifier d'horribles vi-
sages, et des ceins de cheval collés
sur la tête. Très chers (la Bonne
commune s'affaît : faims, mes-
sages, etc.) Je ne crois pas que
je pourrais dormir avec un de
ces masques dans un living.

Comment vas-tu, Françoise ?
C'est très bien devrait être sur une
chaise-longue à côté de Meeres-
selle und geächtliche Fahrt.

Au revoir, mes chéris, je
vais faire ça consciencieusement ;
2 heures de repos sans lire, écrire
ou tricotter après chaque bain ou
traitement. Bien ! ce petit je pourrais
au sérieux ! Amities à un très cher
cousin, je vous embrasse tous
Maman.

Décembre 1953

Hier, pour me changer les idées, j'ai renoué avec la Bibliothèque cantonale où, figurez-vous, tous les employés m'ont reconnue ! Malheureusement l'un était persuadé que j'avais écrit « A qui sera Bichon » et « Kianga le petit dernier ». Il a essayé de me persuader, mais en vain.

Janvier 1954

Les hommes, décidément, ont du génie, mais l'intelligence est féminine (moi et Bergson).

Les trois choses que je préfère : lire, écrire et tricoter.

Novembre 1954

J'ai d'ailleurs laissé de la longueur dans la manche, de la largeur dans le poignet, à cause de mon caractère inquiet, angoissé, tout reveux et rassotté. Ainsi, si la manche est trop courte, trop longue, etc... tu peux me renvoyer la blouse.

Décembre 1954

Je vous écris dans un tea-room, délicieusement libre, au milieu d'inconnus. Au fond, je serais un écrivain de café. Je me suis acheté un petit chapeau, hésité sur un modèle de Chr. Dior, renoncé, Dieu merci.

J'aime cet air de Noël. Oui, je sais que les commerçants l'utilisent à leurs fins sataniques, je sais que le grand ange horizontal immobile au-dessus de la rue de Bourg, avec son visage ébauché, c'étaient les Drogueries réunies avec Annabelle et le marchand de cravates... Mais je montais le voir chaque fois que j'étais en ville.

Février 1955

Cette tête marbrée... me paraît, je crains qu'elle ne soit un peu trop salée. Voici pourquoi : le jeune homme descendu de sa chaise de poste aux Passiaux par un pluvieux après-midi de janvier aurait été bien surpris d'apercevoir une femme d'âge avancé, debout sur le seuil de l'office, les traits empreints de la plus violente terreur : elle surveillait de loin avec épouvante une de ces marmites à vapeur lancées sur le marché récemment par le baron de Nucingen qui...

Après avoir téléphoné deux fois à D., une fois à l'Innovation, arrêté la cuisson, soulevé la soupape, ce qui lui a fait cracher du feu, j'ai inauguré ma marmite en cuisant la demi-tête de veau propre à la tête marbrée. Mais hélas, peut-être ai-je manqué de patience ? Le bouillon a refusé de devenir de la gelée. J'ai transvasé dans mon honnête marmite à pot-au-feu, re-commandé pied de veau etc... ce qui a naturellement gélifié, mais concentré et salé le bouillon. Je ferai mieux la prochaine fois...

Et je pense que j'expédierai le tout express pour que la gelée ne redevienne pas bouillon (peut-être une des seules choses de la vie qui ne soit pas, cruellement, irréversible).

Novembre 1955

Je suis très heureuse pour bien des raisons, vous tous dont A., mon chapeau blanc, l'hiver que j'aime (oublions le mazout...), ce natté qui me fera un joli ensemble, je l'espère, G. si gentille, et le mur contre lequel je me heurtais depuis des mois dans mon manuscrit, subitement transparent et je... non, impossible de dire ce que je vois.

Septembre 1956

Je prends davantage de leçons de conduite... 14 fautes aujourd'hui. Et je n'ai pas encore commencé ni le parking, ni les fameux quatre piquets, ni le tourner sur route dans une pente raide, en marche arrière et dans un tournant avec une épée entre les dents.

Octobre 1956

Hier, j'ai conduit une demi-heure ! J'étais désespérée à cause de ces gens du château (service automobile) (O mon cher Kafka comme

tu avais raison d'avoir peur du château !) qui ne prolongeront désormais plus mon permis provisoire (peut-être que si j'arrivais avec une oie dans un panier couvert, et une motte de beurre ?) Et papa a eu enfin pitié et a trouvé que je ne m'en tirais pas trop mal.

Aujourd'hui j'ai fait 14 fautes : je vois un feu rouge, je me place derrière un camion — frein à main — première vitesse, et quand le feu devient vert, le camion ne bouge pas : il était tourné dans l'autre sens et déchargeait des planches depuis la veille ! J'ai dû reculer (dans une forte pente) et repartir, en avant en frôlant le camion, mais le feu était de nouveau rouge.

Signé : Charlot

28 mai 1957

A cause de la longueur des courriers, c'est la dernière carte que je vous écris. Papa dit que j'ai eu tort de ne pas vous laisser tranquilles ! Mais voilà, on veut toujours donner à ses enfants le bonheur qu'on aurait aimé. J'avais dû renoncer aux voyages parce que je n'avais jamais aucunes nouvelles. Je suis sûre que vous avez été bien contents.

26 août 1958

Ce matin, contemplant sur ma commode mes cadeaux et les photos de mes enfants, j'ai pour la première fois senti la joie de vivre. Ce que j'étais heureuse de vivre autrefois, quand j'étais étudiante ! Je crois que c'est cette joie de vivre qui a fait tomber votre pauvre père dans le piège du mariage.

J'ai le sang trop épais, paraît-il. Il me semble qu'en injectant de l'eau dans les veines, et en secouant bien... mais il paraît que non. Il faut des remèdes et régimes, pas trop sévères d'ailleurs.

27 août 1958

Je vois ces blondins sur la plage. Je pense que vous ne pouvez guère sortir le soir ? Je me souviens d'avoir rencontré D. (7 ans) sanglotant dans les corridors de la Villa Petrarca, pour un instant où nous étions sortis prendre un café sous le Chinois.

Je rentre du jardin.

On m'analyse, me gâte, on écoute tout ce que je dis ! Expérience bien nouvelle.

Avril 1959

J'ai réfléchi au sujet de Proust : il décrit bien en effet le vide et l'ennui d'avant 1914, mais quand à propos de la soirée à l'opéra, il dépeint les grottes marines, et le vieux beau à monocle comme un poisson qui porte encore sur l'œil un morceau de son aquarium... c'est quand même la réalité transformée par les pouvoirs de la poésie.

Parle français à la bonne ! Je les connais...

1^{er} novembre 1960

Je lis avec passion le livre de Virginia Woolf, son journal avec « le nouveau livre qui s'agite en elle », puis qui prend corps, puis qui trouve un titre, puis qui change, et ensuite l'intérêt pour le nombre d'exemplaires vendus ! Mais j'aurais dû prendre la Bible, que je *veux* lire d'un bout à l'autre.

13 novembre 1960

Je me souviens toujours du cours de philo de Millioud qui terminait, en se levant, par des phrases magnifiques :

« Et le gouffre rendit sa sandale d'airain »

ou bien

« Dans l'immobilité d'un peuple de statues »

Hélas je fuyais l'école, comme Villon, c'est-à-dire que j'allais au cours, mais que je pensais à autre chose. Et maintenant, j'aime tant la philosophie et je n'y comprends rien. Mais je vais m'y mettre, et à la Bible, et à la grammaire.

Février 1962

Je suis très contente d'avoir un soir à moi, d'avoir en échange de ma solitude, quelquefois douloureuse, une parfaite liberté. Je ne voulais plus écrire, et Hélène Champvent m'a dit quelque chose de magnifique : « On commence par s'avancer dans le brouillard, à la rencontre de ses personnages. » Et j'ai recommencé, fougueusement, à écrire les choses les plus absurdes et idiotes mais il en sortira peut-être quelque chose.

Mars 1964

Le lendemain, j'ai rendu mes devoirs à l'Europe. Mes enfants, quelle gabegie ! De l'argent en pas assez, en trop, des insignes qui venaient en foule, un enfant à qui il manquait dix francs tous ronds, et qui venait accompagné de sa mère qui le prenait de haut : 10 francs ! ! qu'est-ce que c'est ? ! Enfin, la dame suisse allemande, toute luisante de fatigue, jurant qu'on ne l'y prendrait plus, a fait une brève apparition, rapportant on ne sait pourquoi ni pour qui 68 frs 50. On m'a donné congé pour l'après-midi de mardi, je m'éclipse à midi pour mon déjeuner chez P., il y avait un escalier sans rampe, je m'étais de tout mon long en m'accrochant le menton à une pierre, flots de sang (disproportionnés), pharmacie où on me dit que c'est très peu important, taxi. Pas de déjeuner chez les P., entre les traînées de sang sous le menton et le mercurochrome, j'avais l'air d'une demi-décapitée à qui on avait fait grâce à la dernière minute... J'ai mal à la tête, et naturellement des plaies aux genoux. Mes bas, merveilleux, solides, en soie, déchirés ! Et qu'est-ce que je fais à l'Europe ?

26 mai 1964

Pour ma lecture [à l'Exposition nationale] j'y arrive sans peine, c'est le 22 juin, encore choisir quelques fragments des *Esprits de la Terre* (quel titre ! C'est une pièce de Mézières, mauvaise époque, mais c'est je crois le livre que je préfère). C'est tout.

2 juin 1964

J'ai essayé ensuite, comme j'étais seule dans la maison, de lire à haute voix ce bête de truc pour l'Exposition. C'était affreux, les papiers glissés dans les livres tombaient, je ne savais plus où j'en étais, bref, impossible. Je ferai autrement : d'abord introduire le sujet, résumer les trois livres puis lire les morceaux choisis. Et ainsi je pourrai m'arrêter à l'heure.

4 novembre 1964

Cécile Delhorbe doit écrire un article sur Lady Ottoline dont le premier tome des Mémoires a paru. Elle (Cécile) m'a envoyé le fragment qui me concerne. J'apprends avec stupeur que Harry Norton, — celui que je croyais pauvre parce qu'il était « fellow » de

Cambridge, je pensais que cela correspondait à « répétiteur », et qui jouait au tennis sur gazon en enlevant ses souliers, et qui ne me traitait pas au champagne comme le petit Tom de Burnley — eh bien j'apprends qu'il m'a « presque » demandée en mariage, mais découragé par ma froideur probablement, et aussi, paraît-il, parce que j'écrivais des lettres trop bien écrites, s'est abstenu. Et voilà pourquoi D. n'est pas Anglais !

19 août 1965

Je ne sais plus si vous savez qu'on fera une triennale (2^e ?) des lettres romandes en septembre à Neuchâtel. Ils ont voulu un texte, naturellement. Ils sont ennuyeux avec leurs éternels textes. S'ils demandaient plutôt des biscuits ? Je ferais mon fameux biscuit aux noix mais je crains d'avoir oublié — zut plus d'encre — la recette. Enfin, faute de recette, j'ai expédié un texte un peu abracadabrant tiré du livre que j'ai recommencé et qui sera absolument différent de ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant. Du moins, il me semble. Et je vois que des grappes et de la vigne cherchent encore à se glisser entre des oreilles coupées et des gens qui n'ont plus qu'un mètre 14 d'espace vital...